

Cité de la musique

L'Inde du Nord

Traditions populaires et diaspora

**Vendredi 11, samedi 12
et dimanche 13 avril 2003**

Vous avez la possibilité de consulter
les notes de programme en ligne,
2 jours avant chaque concert :
www.cite-musique.fr



LE FIGARO

arte

irreductibles
www.cite-musique.fr



mondamix
www.mondamix.org

VIACOM
OUTDOOR

La vitalité des traditions populaires de l'Inde, peu connues en Occident, nous plonge dans un univers d'une richesse insoupçonnée où le sacré pénètre jusqu'aux plus humbles activités quotidiennes.

Dans un même temps, avec l'implantation de communautés indiennes aux quatre coins du monde, se sont développées de nouvelles identités culturelles, imprégnées à la fois d'un substrat originel importé de l'Inde et d'éléments issus du contexte local. Les musiques de ces diasporas anticipèrent en leur temps les tendances qui aujourd'hui connaissent un succès international.

Cette semaine de concerts et de rencontres explore le thème du maintien des traditions en Inde du Nord au sein de la diaspora.

Vendredi 11 avril - 20h

Salle des concerts

Traditions populaires du Gujarât et du Râjasthân

Première partie : le Gujarât

Nirguni bhajans

30'

Raas Garba

30'

Hemant Chauhan, chant et monocorde *ektara*

Bharatpari Gowswami, *tabla*

Ashok Bhatti, Vajubhai Parmar, cymbalettes *manjira*

entracte

Deuxième partie : le Râjasthân

Chota Divana

Swaroop Khan Manganiar, Shankara Khan Manganiar, Abdul

Rasheed Langa, Mahboob Khan Langa, Sesh Nath, chant

Yaseen Khan Langa, *sarangui*

Gazi Khan Barna, direction et *kartâl*

Feiruz Khan Manghaniyar, *dholak*

Ghewar Khan Manghaniyar, *kamanchiya*

Mehardeen Khan Langa, *satâra, sarangui* et *morchang*

Sugana Devi, chant

Suva Devi, danse

60'

Durée du concert (entracte compris) : 2h15

Avec le soutien de l'Ambassade de France en Inde
et de la Mairie de Saint Julien-en-Genevois

Aux pays des Grands Rois

Le Râjasthân

Situé au sud du Panjâb et du Haryana, à l'ouest du Madhya Pradesh, au nord du Gujarât et à l'est de la frontière du Pakistan, le Râjasthân, avec sa superficie de 342 214 km² et sa population de 43 880 640 habitants, est l'un des états indiens les plus importants.

Parsemé d'oasis, le nord-ouest héberge le désert de Thar, tandis qu'au sud-est s'étendent les montagnes Ârâvalli, accidentées, à côté d'environ 34 420 km² de forêts.

Toute culture – du sarrasin, du maïs, du blé, des oléagineux, du coton, des cannes à sucre, du tabac – reste tributaire de la pluie. Le sous-sol est très riche en minerais et pierres précieuses (plomb, zinc, cuivre, argent, émeraude, grenat). Jalonné de cités historiques, de palais et de citadelles de rêve, ce pays semble justifier la croyance selon laquelle il aurait été peuplé de descendants des dynasties royales que révèlent les épopées. Quelle qu'en soit l'origine, ce peuple est très sensible à la présence de Krishna^{*}, dont il imprègne son art (sans oublier les célèbres miniatures), sa musique, sa poésie. Les musiciens, hindous et musulmans, de tradition populaire tels que les *manghaniar* et les *langa*, se divisent en *suraniyâ* ou joueurs d'instruments à vent (flûte simple ou *satârâ* ; flûte à double tuyau ou *murali* ; flûte à chalumeau ou *néi*) et *surangiyâ* ou chanteurs s'accompagnant avec des instruments à cordes (la *sarindâ* avec un boyau et trois cordes en métal ; la *kâmâycha* ; deux autres variétés de vièle à archet ou *sârangi*, l'une originaire du Sindh, l'autre du Gujarât).

Tel le mont Saint-Michel réclamé par deux régions administratives, la sainte Mirâ (1503-1573) – princesse du Râjasthân devenue moniale mendicante en quête de Krishna – avait composé une partie de ses chants d'amour en râjasthâni et hindî, une autre en gujarâti.

Le Gujarât

Avez-vous jamais entendu un éleveur de moutons des Vosges ou des Pyrénées-Atlantiques se rendre au pâturage le matin en chantant du Ronsard (1524-1585) ? Au Gujarât, sur une superficie de 195 984 km² (dont 8,33% de forêts, habitat du célèbre lion de *gîr* ainsi que des flamants roses) et un ensemble de 41 174 060 habitants, dans les campagnes,

aujourd'hui encore, vous pourrez vous réveiller avec l'une des 25 000 strophes de louanges à Krishna qu'avait composées Narsih Mehtâ (1415-1481) et que chantent autant les vachers en allant au champ que les citadins, avocats, employés de bureau, ou chauffeurs de taxi. Au nord-ouest, par-delà les basses terres du Kutch, zone aride, se trouve la frontière pakistanaise ; au nord, le Râjasthân ; à l'est le Madhya Pradesh ; du sud-est au sud, l'état du Mahârâshtra ; à l'ouest la mer d'Arabie. Certains de ces ports entretenaient d'importants commerces maritimes depuis le 3^e millénaire avant Jésus-Christ (soit l'époque de la Civilisation de l'Indus). Au cours du dernier millénaire, Surat, par exemple, a été un Eldorado, d'abord pour les gouverneurs musulmans, ensuite pour les aventuriers portugais, anglais, hollandais et français. Outre le millet, le sarrasin, le blé et le riz, on y cultive l'arachide, le coton, le tabac et une qualité de safran très prisée. Une ancienne fabrique de textiles tissés et brodés de fils d'or – les *sâri patola* – inspire autant d'admiration que l'école d'architecture du Gujarât, vieille de sept siècles, point de convergence de l'esthétique hindoue et musulmane.

Parmi les fêtes saisonnières, à l'approche de la première pleine lune d'automne, la jeunesse du pays célèbre avec ardeur les « neuf nuits » (*navarâtri*) en l'honneur de la divine Mère Ambâ ou Durgâ ; en l'honneur de Krishna, né dans ce pays, ils reproduisent la danse amoureuse (*dândiyâ râs*) à laquelle se livrait ce cajoleur en compagnie de ses camarades de jeu et des vachères : habillés notamment en rouge et jaune, tenant une baguette en chaque main et les frappant au rythme de chants enjoués, garçons et filles – voire hommes et femmes – semblent s'envoler vers un pays de rêve.

Prithwindra Mukherjee

(CNRS – Laboratoire de langues et civilisations à tradition orale)

* Divinité omniprésente, Krishna fut la huitième incarnation de Vishnu, d'abord sous l'aspect de l'Amour, puis sous celui du Conseiller incitant à l'action juste (cf. le *Mahâbhârata* et, particulièrement, la *Bhâgavad Gîtâ*).

Samedi 12 avril - de 15h à 19h
Amphithéâtre

Forum Traditions et diaspora

15h
Conférence

**Des champs de moutarde aux lumières du disco - les sons
et les rythmes du Panjâb**
par **Alka Pande**, historienne d'art (India Habitat Center, New Delhi)

16h
Atelier-concert

Musiciens du Panjâb
présenté par **Alka Pande**

Gurmit Bawa, chant
Manohar Singh, *dholak*
Chanan Singh, *algoza*

Pammi Bai, danseur, et sa troupe

pause

17h
Conférence

**Orient et Occident - nouveaux langages musicaux
et diaspora**
par **Tina Ramnarine**, professeur à la Queen's University
de Belfast

18h
Concert

Musiques de la diaspora du Surinam
présenté par **Tina Ramnarine**

Dutch Baithak Gana
Dhroeh Nankoe, chant et harmonium
Dennis Saddal, *dhantaal*
Arjun Autar, *dhol*
Rein Spoorman, saxophone et flûte

Interprète : Catherine Delaruelle

Samedi 12 avril - 20h

Salle des concerts

Traditions populaires du Panjâb

Chants traditionnels : *Punjabi lok geet*

60'

Gurmit Bawa, chant

Kirpal Bawa, *sutradhar*

Balwinder Mast, chant et *ektara*

Gurmit, *dhol*

Major, *chimta, algoza, bukhtoo*

Master Ved, harmonium

Chanan, *algoza*

Manohar, *dholak*

entracte

Danses traditionnelles :

Malwai giddha et *Bhangra*

60'

Pammi Bai, chant et danse

Ravi, tambour

Ravinder Tinna, harmonium et clavier

Surinder Sonu, *algoza*

Sunil Lucky, *tumbi* et mandoline

Rajinder Buntty, *octopad*

Nirmal Nimma, chant et *matka*

Parminder Prince, chant et danse

Jashanjit Singh, Gurbinder Bholo, Narpinder, Kanwal Preet

Singh, Balwant Singh, Rajvinder Kaur Rajee, danse

Durée du concert (entracte compris) : 2h15

Avec le soutien de l'Ambassade de France en Inde

Au pays des Cinq Fleuves

Le Panjâb*

Premier carrefour des aventuriers qui empruntaient la route de l'Inde, depuis la nuit des temps, le Panjâb représentait un esprit fédérateur, assimilateur, adonné aux synthèses. Bien avant l'arrivée d'Alexandre le Grand, son sol avait accueilli une foule de pèlerins, de commerçants, de curieux, de demandeurs d'asile et de conquérants appartenant à différentes couches de civilisation. Dès le début du XIII^e siècle, derrière les armées musulmanes, arrivèrent des confréries religieuses, dont les *sûfi* qui prênaient l'Amour divin. La quête traditionnelle de Krishna, le Dieu d'Amour, ne semblait qu'attendre cette autre dimension mystique.

Kabîr (1440-1518), tisserand de Vârânasi (Bénarès), se nommait « fils d'Allah et de Râma » ; dans ses maximes remarquables (*bîjak*), il proclamait : « Dieu est pour tous. Tous peuvent arriver au salut par la foi et par l'union directe avec le Divin. » Mieux encore : fatigué lors d'un voyage, il s'était endormi au bord de la route, à l'entrée d'un village. Brutalement réveillé par des voix courroucées : « Lève-toi, impie ! » Kabîr demanda : « Qu'ai-je fait ? – Tu t'es couché les pieds dans la direction du temple ; te rends-tu compte que Dieu y habite ? » Sans trop se déranger, l'inconnu leur demanda : « Voulez-vous m'indiquer la direction où Il n'est pas ? »

Inspiré par ce maître, Nânak (1469-1538) fondera au Panjâb la nouvelle foi nommée Sikh, qui chercherait à marier la ferveur des Musulmans avec celle des Hindous.

Aujourd'hui, par une balkanisation paradoxale, une petite moitié de l'ancien Panjâb (qui représentait à l'origine 150 000 km²) se trouve au Pakistan (où il y a 15 millions de Panjâbi) ; l'autre partie, en Inde, a été effritée en deux états : (a) le Haryânâ (44 222 km² ; 10 000 000 habitants, paysans et tanneurs hindous – *Jâts* – qui ont hérité d'une terre pauvre et sèche) ; (b) le Panjâb (50 362 km² ; 13 550 000 habitants), au sol particulièrement riche qui lui valait le surnom du « grenier de l'Inde » à cause du blé, du maïs, du riz et du coton qu'il produisait en abondance. Une dernière portion du pays a été absorbée par le nouvel état de Himâchal Pradesh (55 673 km² ; 1 460 000 habitants) composé d'Hindous, de Bouddhistes et des hors-caste, répartis sur les districts de Kinnaur,

Kulu, Kângrâ, Lahûl, Chambâ.

La présence ou la proximité des montagnes confère à ce peuple guerrier sa santé robuste et sa joie de vivre : rites de passage, moissons, fêtes saisonnières (*dussehrâ* et *diwâli* à l'automne, *holi* au printemps) sont tous l'occasion d'organiser des foires (acheter et vendre des céréales, des légumes, des animaux domestiques, des produits d'artisanat, des vêtements en laine du pays, particulièrement prisée), de chanter, de danser d'un pas allègre en mettant en valeur ses larges épaules, accompagné d'une variété inimaginable de percussions (*nâgâra*, *dhol*, *dholak*, *zugzang* en diablo, *bugjail*, *chimtâ*) et d'instruments à vent (les *shârnal* de la famille des hautbois ou des binious, les cors tels que *haransingâ* et *kahal* ; les flûtes simples ou *bânsuri*, et doubles, nommées *algozâ*). C'est l'école de la vie qui se transmet à travers des récits, des contes et des épopées, toute une vision du monde, toute une philosophie à observer dans le quotidien, tout le rêve d'un monde plus vivable, une éthique fondée sur l'amour et la paix.

Prithwindra Mukherjee

(CNRS – Laboratoire de langues et civilisations à tradition orale)

* Mettant de côté l'orthographe coloniale (Punjab), nous adoptons ici celle qui est proche de l'origine sanskrite de ce nom : *pancha* (« cinq ») + *ap* (« eau »). Les cinq fleuves en l'occurrence s'appellent :

1. le Sindhu (mot sanskrit qui signifie l'océan et suggère probablement un avant-goût de l'océan, avant que le fleuve se jette, effectivement, dans l'océan ; le /s/ transformé en /h/ en persan sera à l'origine de [hindu] ; dans la transcription anglaise le fleuve s'appelait Indus) ;
2. le Shatadru, qui prend naissance au Râvanahrada (« Lac de Râvana ») – voisin du célèbre Mânas-sarovara – au nord de la crête de l'Himâlaya et le relie à l'océan ; Ptolémée en parle comme *Zaradros* et Plin comme *Hesydrus*, tandis que la transcription anglaise était Sutlej ;
3. la Bitastâ, orthographiée Beas en anglais (probablement à cause de son nom populaire de Veth ou Bihal), nommée plus couramment le Jhelam, prend naissance au sud-est de Shrînagar en Cachemire ;
4. la Chandrâbhâgâ (réunion de la Chandrâ et la Bhâgâ qui prennent leur source dans l'ouest de l'Himâlaya), orthographiée Chénâb par les Anglais ; son ancien nom d'Asikini était devenu *Akesines* chez les Grecs ;
5. l'Irâvati était notée comme *Hydraotes* par les Grecs et orthographiée Ravi par les Anglais.

Gurmit Bawa

Gurmit Bawa est une chanteuse qui jouit d'une popularité considérable depuis près de 40 ans. Elle avoue ne pas connaître de problèmes d'argent, étant payée souvent entre 10 000 et 12 000 roupies par représentation organisée par le gouvernement et plus encore dans le cas d'une production privée. Elle ajoute même fièrement : « *je n'ai touché que 1 roupie pour le spectacle Baisakhi à Hyderabad en 1997.* » Sa chance est en effet d'avoir non seulement réussi à survivre mais d'avoir survécu sans pour autant se compromettre. « *Je ne me suis pas mise à écrire des chansons paillardes même si la demande existait, je n'ai pas modifié le rythme ou l'esprit de mes ballades pour les faire correspondre à tel ou tel courant de mode.* » Sa présence sur scène est empreinte de dignité et c'est une des rares femmes artistes à être restée fidèle au costume traditionnel, complété du châle *phulkari* et du *saggi phul*, coiffe très peu portée de nos jours.

Elle appartient à la caste des *Jats*, à l'origine une caste de fermiers. C'est son mari Kirpal qui lui apprit les bases du chant folklorique. Elle était alors enseignante, son premier métier, et ils étaient collègues. « *Notre histoire d'amour commença lorsqu'il m'entendit chanter à l'école, aime-t-elle à rappeler, puis nous nous mariâmes très vite.* »

En 1963, lors de la guerre indo-pakistanaise, « *le gouvernement sarkar demanda aux artistes de s'exprimer publiquement* ». Gurmit et Kirpal, ainsi que d'autres artistes Panjâbis, partirent en tournée chanter pour les soldats. Raj Kapoor, une très grande star du cinéma hindi, se trouvait également en tournée sur le front et fut très impressionné lorsqu'il les entendit chanter. Il invita Gurmit et un autre interprète de chant populaire traditionnel, Narinder Chanchal, à se produire lors d'une nuit Baisakhi à Bombay. « *Lorsqu'il nous demanda qui était le guru et qui était le sishya, je répondis que Narinder était mon guru. De retour de Bombay, nous organisâmes une cérémonie formelle pour sceller ce pacte.* »

Gurmit entend par « folklore » les chants traditionnels,

sans auteur connu, transmis oralement, *pidi dar pidi*, de génération en génération. Elles appartiennent au *awam*, au peuple, et sont *parwan*, revendiquées par lui.

Commentant le déclin de la musique traditionnelle, elle observe : « regardez les femmes sangeet lors de la soirée qui précède une cérémonie de mariage. Les jeunes filles dansent sur des musiques enregistrées sur cassettes audio ou vidéo. Auparavant, les femmes plus âgées se rendaient aux domiciles respectifs de la promise et du fiancé et chantaient toute la nuit durant sur les rythmes des dholaki. Ces chansons avaient une véritable signification ; elles ont été remplacées aujourd’hui par des produits techniquement élaborés mais sans aucun lien, ou alors bien ténu, avec la culture et l’héritage du Panjâb. En de rares occasions, on peut encore voir des femmes sangeet accompagnées de chanteurs et de musiciens, ou entendre les daj de geet, ces mélodies chantées par les jeunes filles confectionnant leur trousseau, et les chants charka. Toutes les facettes de la vie étaient abordées dans ces chansons. Elles étaient interprétées en solo ou duo, ou par des chœurs ou des groupes et étaient alors chantées par un interprète principal et reprises par l’ensemble, comme c’est le cas par exemple pour les chants ghori. »

Gurmit est tout particulièrement affligée par la transformation des chants *jugni*. « C’était à l’origine des fakir di bani, des compositions de mendiants, de nature religieuse. Maintenant leur forme est totalement corrompue. Les *jugni* modernes sont à la mode et s’exportent très bien mais sont superficielles et sans racines. En 1989, j’ai fait un enregistrement de chants *jugni* contenant quelques-unes des compositions traditionnelles les plus connues du Panjâb. Il est devenu très populaire et a été vite épuisé. »

Gurmit a utilisé l’*algoza* de manière très innovante dans plusieurs de ses compositions, particulièrement des chants *suhaag* et *ghori* qui sont traditionnellement interprétés sans accompagnement. Son mari Kirpal remarque : « c’est un instrument difficile à jouer parce qu’il possède seulement trois surs, trois notes. » Ce à quoi Gurmit ajoute :

« le son du mattiyaan, de l'algoza et du dholaki, tout comme celui du chimta et d'un grand nombre d'autres instruments traditionnels s'est perdu. Les sons synthétiques ne peuvent être aussi agréables que les accents originels de ces instruments anciens. » Elle insiste également sur cette idée très importante : *« on peut changer le saaz, l'instrument, mais aucune improvisation ou innovation sur la mélodie ou l'esprit originel de la chanson n'est permise. Les maisons de disques et le public ne sont plus aussi sensibles à l'authentique musique traditionnelle qu'ils l'étaient auparavant. Une musique de variété est en passe de supplanter la musique populaire traditionnelle. Pour accroître leur audience, les compositeurs ont maintenant recours à des paroles ashleel, vulgaires, à double sens. Il n'y a aucun jasba, sentiment, dans cette musique. »*

Gurmit a trois filles, Lachi (25 ans), Gilori (23 ans) et Simrit (18 ans). Les deux aînées se sont fait leur propre nom en interprétant des duos à la radio et à la télévision. Kirpal précise : *« nous avons dissuadé nos filles de suivre cette voie, mais elles ont étudié la musique et fait leur chemin toutes seules. C'est devenu leur métier et elles vont bientôt produire un enregistrement. »*

Kirpal Bawa précise que sa femme et lui ont voyagé à travers tout le Panjâb pour collecter des musiques indigènes que Gurmit a ensuite intégrées à son répertoire. Soulignant l'apathie des autorités, il ajoute : *« Nous avons dépensé 70 000 roupies pour cela et espérons que ce projet serait un tant soit peu pris en considération, mais personne au gouvernement ne sembla s'y intéresser. »*

Alka Pande

**Paramjit Singh
Sidhu (Pammi Bai)**

Paramjit Singh Sidhu, 41 ans, plus connu sous le nom de Pammi Bai, vit à Patiala. Grand connaisseur notamment des danses traditionnelles du Panjâb, il fut le *shishya* (disciple) de maîtres légendaires tels Bhanna Ram Sunami (*dholi*), Mangal Singh Sunami (maître d'*algoza*) et Lal Singh (*Malwai giddha*). En 1982, il crée à Patiala l'association culturelle Nachdi Jawani. Depuis lors, il se produit en Inde et à l'étranger. Il apporte aide et soutien financier à ses trois *ustads*. Il a également déployé beaucoup d'efforts au sein d'organismes gouvernementaux ou semi-gouvernementaux dans le but de fournir des moyens d'existence aux jeunes artistes. Il contribue à l'émergence des jeunes talents dans tous les domaines de l'art et de la culture. Pammi Bai est parfaitement en phase avec les évolutions actuelles de la culture traditionnelle, notamment en ce qui concerne les défis que représentent pour les artistes les médias électroniques. Tout en respectant les valeurs traditionnelles de la danse populaire, il est l'un des rares érudits d'aujourd'hui à avoir trouvé une voie médiane favorisant la survie et la promotion de la culture populaire du Panjâb.

A. P.

Dimanche 13 avril - 16h30

Amphithéâtre

Première partie

le *Baithak Gana* de 1873 aux années 70

introduction : *Pajelia* traditionnel (extrait)

Baithak Gana traditionnel

Issu de l'Inde, le genre traditionnel du *Baithak Gana* est arrivé au Surinam avec des ouvriers indiens. La plupart de ces chansons sont religieuses, à l'exception de certaines, dont les paroles sont moins spirituelles.

1. *Gana nehi* (Ceci n'est pas une chanson)
2. *Shrimat jeijete* (Ode à la déesse hindoue Sita)
3. *Gawo ré man hori* (Ô mon âme, chantons la fête de Holi !)
4. *Pater Mori* (Ma fine taille)
5. *Nirdai mohan* (Vilain Krishna)
6. *Kanha gageria* (Krishna, ne casse pas la cruche !)
7. *Na jeijo more raja* (Mon prince, ne pars pas)

30'

Baithak Gana et *Londa ke naatj* (« danse du garçon »)

Cette danse est peut-être née du désir des hommes d'être reconnus comme des danseurs de grande qualité (auparavant, le privilège des femmes !).

15'

entracte

Deuxième partie

le Baithak Gana de 1970 jusqu'à l'aube du XXI^e siècle

Baithak Gana « moderne »

Le *Baithak Gana* vit et se transforme, en assimilant les influences des pays qu'il traverse : le Surinam, ensuite les Pays-Bas. Les chansons sont moins, voire plus du tout, religieuses. Elles racontent la vie quotidienne dans les villages, et deviennent un moyen d'exprimer divers sentiments avec plus de liberté. Le *Baithak Gana* intègre maintenant des instruments et sonorités occidentaux (le saxophone, les claviers).

1. *Naha ke Ganga* (Baignade dans le Gange)
2. *Meri bhavna* (Mon souhait)
3. *Bansuria* (Ô Krishna, veux-tu jouer du *bansuri* ?)
4. *Kanhaija ko ham sangh khelan larvo* (Amenez-nous Krishna, nous voulons jouer avec lui)
5. *Jai jai Durgé* (Ode à la déesse hindoue Durga)
6. *Kadam choemo* (Baiser sur les pieds)
7. *Pattar pattar* (Les yeux dans les yeux)
8. *Pajelia* (Grelots à chevilles)

Pajelia « moderne »

30'

Baithak Gana « moderne » et *Londa ke naatj*

15'

Dutch Baithak Gana

Dhroeh Nankoe, chant et harmonium

Dennis Saddal, *dhantaal*

Ardjoen Autar, *dhol*

Rein Spoorman, flûte et saxophone

Nitiranjan Biswas, *tabla*

Vijai Panday, clavier

Sundar Hira, danse

Durée du spectacle (entracte compris) : 1h45

Baithak Gana

Le Baithak Gana est un genre de musique joué au Surinam, nouvelle dénomination de la Guyane hollandaise depuis son indépendance en 1975. Cette musique puise ses origines dans les traditions classiques de l'Inde du Nord. En effet, dès les années 1870, des émigrants indiens venus de Bihar font le voyage en bateau jusqu'en Guyane hollandaise pour y être employés dans les plantations. Ils emportent avec eux leurs traditions culturelles et religieuses. Des professeurs venus d'Inde enseignent à la fin du XIX^e siècle les genres vocaux classiques hindoustanis (*Dhrupad, Tarana, Thumi*). Certains de leurs éléments se mêlent alors aux musiques régionales, ce qui progressivement produit l'ensemble *Baithak Gana*, composé de voix et d'instruments tels que le *dholak*, le *dhantaal* et l'harmonium.

Le *dholak* est un double tambour cylindrique recouvert de peau de chèvre qui se joue à deux mains ; l'harmonium, introduit en Inde au XIX^e siècle par les missionnaires, se présente sous sa version de petit orgue portable en roseau avec soufflets ; le *dhantaal* est constitué d'une tige frappée par une baguette en forme de U (toutes deux faites de cuivre, de fer ou d'acier). Des instruments modernes y sont parfois adjoints, tels que le saxophone et les claviers. Dans le *Baithak Gana* traditionnel, les paroles traitent de thèmes religieux mais les chants modernes abordent également toutes les facettes de la vie et toute la palette des émotions. Dans la Guyana voisine (ex-Guyane britannique), on trouve le même genre de musique sous le nom de *tan-singing*.

L'ensemble Dutch Baithak Gana est dirigé par Droeh Nankoe, qui a expérimenté des styles musicaux aussi divers que le *Thumri*, le *Ghazal*, la house et le jazz. Né au Surinam, Droeh Nankoe a appris très jeune le *Baithak Gana* puis a approfondi ses explorations musicales une fois arrivé aux Pays-Bas. Il y obtient un diplôme de musique vocale classique d'Inde du Nord au Conservatoire de Rotterdam. Avec les ensembles qu'il a réunis au long de sa carrière d'interprète, il continue de mêler musique populaire et musique classique.

Joep Bor

Biographies

Hemant Chauhan

Hemant Chauhan a étudié la musique classique indienne à la Sangeet Natak Academy de Rajkot. En septembre 1991, il a été classé artiste de niveau A par la radio Akashwani de New Delhi. Il a réalisé de nombreux enregistrements et collabore très régulièrement avec la radio Akashwani de Rajkot et la chaîne de télévision Doordarshan. Il a effectué des tournées au Royaume-Uni, en France et aux États-Unis. Il chante des *Bhajans* de poètes traditionnels comme Dasi Jivan, Meera, Narsinh Mehta, Brahmanand, Kabir Shib ou Raidas.

Chota Divana

Créé à l'initiative d'Alain Weber, le groupe Chota Divana rassemble de jeunes artistes, enfants ou adolescents, issus des traditions des *manghaniyar* et des *langa*. L'art des *manghaniyar* et des *langa* oscille entre tradition savante et populaire. Bien que maintenant de religion musulmane, ces castes de musiciens chantent avant tout pour un public hindouiste. Ils possèdent la majesté de leur environnement : le Râjasthân, qui en sanscrit signifie « pays des princes ». Yaseen Khan Langa maîtrise déjà, à son jeune âge, le jeu du *sarangui*. Il accompagne les voix de tout petits chanteurs, Swaroop Khan Manganiar, Shankara Khan Manganiar, Abdul Rasheed Langa et Mahboob Khan Langa. Autour d'eux, adolescents et adultes, musiciens ou chanteurs, partagent la même mission : maintenir,

en la transmettant, la tradition d'un art chevaleresque, religieux et gestuel.

Gurmit Bawa

Gurmit Bawa appartient à la caste des *Jats*, une caste de fermiers. Elle a débuté une carrière d'enseignante avant de devenir musicienne professionnelle. C'est son mari Kirpal qui lui a enseigné les bases du chant professionnel, une discipline qu'elle défend avec ferveur dans le refus de toute concession. En 1963, lors d'une tournée effectuée sur le front de la guerre indo-pakistanaise, elle rencontre Raj Kapoor, une star du cinéma hindi qui, charmé par sa voix, l'invite à se produire dans une nuit *Baisakhi* à Bombay. Sa carrière prit à cette occasion un véritable essor. Gurmit Bawa jouit, depuis lors, d'une immense popularité.

Pammi Bai

Originaire de Jakhpel, dans la région de Malwa, connue pour la richesse de ses traditions, Pammi Bai est le fils de Partap Singh Baghi, un célèbre combattant de la liberté. Danseur étonnant, impliqué dans les activités culturelles depuis vingt ans, Pammi Bai est également devenu chanteur professionnel, il y a quelques années. Il a réalisé son premier enregistrement aux côtés de Narinder Biba. Sa carrière a pris un tournant avec l'enregistrement de « *Ji ne jan nu karda, rangli dunia ton* », au succès instantané. De danseur célèbre, Pammi Bai s'est ainsi imposé comme un grand chanteur traditionnel de Panjâb. Depuis 1986, il a donné des spectacles

dans plus de vingt pays, perpétuant et diffusant la tradition du Panjâb. Pammi Bai a été membre de l'Académie Sangeet Natak de Panjâb à Chandigarh de 1995 à 1998. Il est membre du Groupement pour les arts, le sport, la culture et l'éducation de Malwa et du Conseil des arts Panjâb. Redécouvrir et faire découvrir d'importants artistes du passé est sa passion.

Dhroeh Nankoe

Dhroeh Nankoe, qui vit aux Pays-Bas, a étudié la musique classique indienne durant dix-huit ans, dont six en Inde. Enfant, il a appris à jouer de nombreux instruments : harmonium, *tabla*, *dhol*, mandoline, *bhul bhul tarang*, *naal*, accordéon et *dhantaal*. Plus tard, il a étudié le chant avec Jacoba van der Meer, Khan Bhandu Ustad, Pandit Hariprasad Chaurasia, Zia Mohiuddin Dagar et Narain Prasad. Il chante la musique classique – le Khayal – aussi bien que semi-classique – le Bhajan, le Ghazal, le Thumri et le Quawalli. Il mêle également la musique indienne à d'autres genres musicaux : house, jazz, musique classique occidentale... En dehors des concerts et de l'enseignement, Dhroeh Nankoe réalise des compositions et des arrangements. Il a joué dans de nombreuses salles aux Pays-Bas ainsi qu'au Festival de Cannes ou lors de la Love Parade à Berlin. Il a effectué des tournées aux États-Unis, en Espagne, en Suisse, en Turquie, au Royaume-Uni, en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne, en Hongrie et en Inde.